

## **LA TECHNIQUE DU COUP D'ÉTAT : UN MANUEL DE L'EQUIVOQUE**

En 1931, Malaparte fait de nombreux voyages en Europe et, encouragé par Daniel Halévy, publie à Paris la *Technique du coup d'État*<sup>1</sup> qu'il a écrite quasiment en cachette. L'écrivain est arrêté par la police fasciste en 1933 et condamné au *confino* aux îles Lipari pour "manifestations antifascistes à l'étranger". Mussolini semble toutefois avoir conservé une étonnante bienveillance à son égard puisqu'il donne à Malaparte le titre de correspondant de guerre en 1940<sup>2</sup>. Pour sa part, la *Technique du coup d'Etat*, interdite en Italie et en Allemagne, ne paraîtra dans la péninsule qu'en 1948.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Cf. Curzio Malaparte, *La technique du coup d'Etat*, Paris, Grasset 1931 (tr. fr. de J. Bertrand, nouvelle édition revue et corrigée en 1966 : je cite de celle-ci). Cf. L. Martellini "Malaparte saggista politico : le 'rivoluzioni europee'" : in G. Grana (ed): *Malaparte, scrittore d'Europa*, Milano, Marzorati, 1991 : pp.81-98.

<sup>2</sup> En ce qui concerne le rapport ambigu et changeant que Malaparte entretint avec le fascisme les opinions divergent ; cf. A. Gramsci, "Curzio Malaparte" in : *Letteratura e vita nazionale*, Turin, Einaudi, 1950 ; G. Barberi Squarotti, "Malaparte" in : *Grande dizionario enciclopedico*, Turin, UTET, 1969 ; L. Mangoni, *L'interventismo della cultura. Intelletuali e riviste del fascismo*, Bari, Laterza, 1974 ; L. Martellini, *Invito alla lettura di Malaparte*, Milan, Mursia, 1977 ; M. Isnenghi, *Intelletuali militanti e intelletuali funzionari*, Turin, Einaudi, 1979 ; G.B. Guerri *L'arcitaliano*. Milan, Bompiani, 1980 (tr. fr. Paris, Denoel, 1983) ; G. Manacorda, *Storia della letteratura italiana fra le due guerre, (1919-1943)*, Rome, Editori Riuniti, 1980 ; M. Maranzana, Introduzione à *Das Kapital*, Milan, Mondadori, 1980 ; G. Grana " Malaparte, écrivain d'Europe", *infra*.

<sup>3</sup> Cf., *Tecnica del colpo di Stato*, Milan, Bompiani, 1948.

La publication de la *Technique du coup d'État* fait l'effet d'une bombe, aussi bien dans les milieux fasciste et communiste que dans les sphères gouvernementales. En effet, de Lénine à Pilsudski en passant par Bonaparte, chacun y trouve son compte, et en des termes souvent extrêmement blessants. Les portraits de Mussolini et de Hitler sont particulièrement téméraires et prémonitoires. Seul Trotski semble échapper quelque peu aux flèches décochées par l'écrivain, même si Malaparte ne manque pas de rappeler que la seule erreur de Trotski est d'être juif et de s'être entouré de juifs : “*si Catilina peut être juif, les catilinaires, c'est-à-dire les exécuteurs du coup d'État, ne sauraient être recrutés parmi les enfants d'Israël*”<sup>4</sup>. En fait, Malaparte se doit d'être provocateur, puisque son objectif est de montrer que tous ces hommes sont médiocres, que leur intelligence et leur audace ne comptent pas, dans la mesure où seule la connaissance et la maîtrise de la technique du coup d'État est nécessaire à la réussite de leurs entreprises.

Malaparte constate, dans la *Technique du coup d'État*, que l'Europe est le théâtre de la lutte engagée entre les démocrates partisans d'un État parlementaire et les partis qui posent le problème de l'État sur le terrain révolutionnaire. Les premiers sont les conservateurs de tous genres, depuis les libéraux de droite jusqu'aux socialistes. Les seconds sont les partis d'extrême droite et d'extrême gauche. Dans cette catégorie, Malaparte renvoie dos à dos fascistes et communistes, tous deux ennemis, selon lui, de la démocratie et disciples du héros manqué Catilina<sup>5</sup>.

Les “catilinaires” de droite, autrement dit les fascistes, sont les idolâtres d'un État absolu, centralisateur et autoritaire, seule garantie de paix et d'ordre, seule digue possible contre le danger communiste. Les “catilinaires” de gauche, c'est-à-dire les communistes, veulent quant à eux conquérir l'État pour instaurer une autre dictature, celle du prolétariat. D'après Malaparte, la réponse policière, totalement inadaptée, que les gouvernements s'obstinent à donner aux attaques révolutionnaires, montre l'ampleur de l'ignorance des défenseurs de la démocratie. En sa qualité d'intellectuel et de témoin, Malaparte est fasciné par cette lutte contre la démocratie et révolté par la faiblesse des démocrates. Il considère que seule l'histoire peut enseigner aux

---

<sup>4</sup> Cf., *Technique*, op.cit., p.90.

<sup>5</sup> Pour “restituer” historiquement la conjuration de Catiline, l'on pourra lire la récente édition de Cicéron, *les Catilinaires* par M.Magnien, Paris, Livre de Poche, 1992.

hommes comment on s'empare du pouvoir, et par conséquent, comment il est possible de le défendre.

C'est dans ce but que Malaparte se livre à l'analyse de différents événements historiques. Le coup d'État bolchevique de 1917 est présenté comme un modèle technique et tactique réalisé par Trotski, et Staline apparaît comme l'homme qui a su défendre l'État contre la tactique insurrectionnelle de Trotski. L'expérience polonaise de 1920 montre l'incapacité des partis révolutionnaires à opposer une technique offensive moderne aux mesures de police périmées des gouvernements bourgeois. Le coup d'État manqué de Kapp à Berlin en 1920 prouve combien la tactique révolutionnaire est un problème technique et non pas politique. Le coup d'État du 18 Brumaire est présenté comme le premier coup d'État moderne, mais il repose sur le respect erroné de la légalité et de la procédure parlementaire, et n'a réussi, selon Malaparte, que par chance. Les coups d'État de Pilsudski et de Primo De Rivera échouent à cause de leur souci de légalité.

Mussolini, en 1922, a employé une tactique révolutionnaire d'une efficacité redoutable et exemplaire, tandis que les communistes “[...] n'étaient plus que les héros hardis et cruels d'une sorte de bovarysme insurrectionnel”<sup>6</sup>. Hitler, qui n'est d'après Malaparte que la caricature de Mussolini, a su transformer progressivement sa tactique insurrectionnelle en une solution parlementaire du problème de la conquête de l'État, en cherchant à prendre le pouvoir non pas par la force, mais par les puissants dispositifs de séduction qu'il met en oeuvre.

Malaparte cherche à prouver dans son livre la validité d'une théorie qu'il prête à Trotski, selon laquelle l'insurrection serait une machine simple qui ne réclamerait que quelques techniciens qualifiés. Nul besoin d'attendre des circonstances favorables sur le plan économique, politique ou social : pour Malaparte, la conquête d'un État moderne est une question d'ordre technique. Une poignée d'hommes compétents qui frapperaient non pas les organes représentant l'État (Parlement, Ministères), mais les points stratégiques comme les

---

<sup>6</sup> Cf., C. Malaparte, *Technique*, op.cit. p.177. Malaparte se réfère ici à la “philosophie” de Jules de Gaultier, auteur proche de Rémy de Gourmont et du Mercure de France, développée dans: *Le Bovarysme*, Paris, Mercure de France, 1902. D'inspiration nietzschéenne, anti-catholique et passablement nihiliste (remettant en cause entre autres les notions de vérité et de liberté), le bovarysme ou “l'erreur créatrice” peut se résumer ainsi : tout être qui se conçoit, se conçoit nécessairement autre qu'il n'est.

centrales électriques, les postes et télécommunications, les casernes, les usines, les ponts et les banques suffiraient, d'après Malaparte, pour s'emparer du pouvoir. Selon lui, dans une Europe révolutionnaire et contre-révolutionnaire, le véritable danger vient plus d'un tacticien comme Trotski que d'un théoricien comme Lénine. Malaparte soutient donc, malgré les exemples de coups d'Etat manqués qu'il évoque, que le danger et la force du coup d'Etat est qu'il se suffit à lui-même.

Cette conception des choses ne peut que déplaire à la fois aux gouvernements, qui supportent mal l'idée de leur impuissance face à un danger permanent, et aux révolutionnaires, qui donnent un rôle prépondérant aux masses. En effet, Trotski se défend de soutenir cette thèse, selon laquelle le coup d'Etat ne dépendrait d'aucune condition sociale, économique ou politique. A la radio de Copenhague, en octobre 1931, Trotski, exilé, s'adresse pour la première fois depuis la révolution russe à l'Europe. Dans ce discours important, Trotski prend à partie l'écrivain italien Malaparte, avec une certaine violence. Il réfute la version stalinienne que Malaparte donne de son rôle pendant la révolution bolchevique. Il estime aussi que Malaparte fait une analyse réductrice de sa conception de la prise du pouvoir : celle-ci ne représente, d'après Trotski, qu'un moment, certes nodal, de la révolution permanente, jusqu'à la réalisation du communisme.

Le révolutionnaire français Blanqui a souligné le rôle créateur de la violence dans le processus historique dans la mesure où la transformation d'une société ne peut se faire sans un renversement radical. Pour Blanqui, une organisation armée, secrète et centralisée doit prendre le pouvoir contre la bourgeoisie et entraîner ensuite le prolétariat. Le marxisme-léninisme a conservé l'idée blanquiste de la nécessité d'organiser et de préparer la révolution, mais il n'a pas retenu la tactique du complot. L'insurrection armée, comme une des formes de la lutte des classes, est un concept central dans le système marxiste-léniniste. L'insurrection y représente la forme la plus haute de la lutte politique du prolétariat. Mais l'insurrection, pour être victorieuse, doit avoir des prémisses économiques et sociales. La prise du pouvoir n'est donc pas envisagée comme un acte isolé, un complot blanquiste, un coup d'Etat ou un "putsch", qui ne seraient que les manifestations d'un aventurisme petit-bourgeois, préparées par des hommes, des organisations ou des partis sans relation directe avec les masses. L'insurrection nécessite la préparation des couches décisives

du prolétariat, la mobilisation des masses, l'utilisation de la grève, de la grève générale et des syndicats pour soutenir la révolution.

Malaparte a cependant cherché à théoriser la question de la prise du pouvoir du point de vue strictement technique. A la même époque, de nombreux livres mettent au premier plan les stratégies, plutôt que les aspects politiques des événements qui se produisent depuis une quinzaine d'années. *L'Insurrection Armée*<sup>7</sup>, de Neuberg (pseudonyme collectif regroupant entre autres Ho Chi-Minh et Togliatti), publiée en 1931, présente une théorie de l'insurrection armée ainsi que des textes d'analyse historique de quelques cas, comme Reval, Hambourg, Canton ou Shanghai. Bien que la *Technique du coup d'Etat* et *L'Insurrection armée* présentent des différences fondamentales (l'un est destiné à renforcer la vigilance des gouvernements, l'autre étudie l'insurrection armée pour étendre la révolution), ces ouvrages considèrent que la prise du pouvoir est un art auquel il faut être préparé.

Pour cette raison, la *Technique du coup d'État* se propose, d'après l'auteur lui-même, de montrer “comment on s'empare d'un état moderne et comment on le défend”<sup>8</sup>. On peut se demander à quels lecteurs la *Technique du coup d'État* s'adresse : aux démocrates désireux de sauvegarder la liberté de l'État, aux révolutionnaires qui voudraient s'emparer de l'État, ou bien aux deux ? S'en tenir au titre pourrait faire croire que Malaparte a voulu rédiger un “manuel du parfait révolutionnaire”, qu'il soit de gauche ou de droite ; ou bien un manuel consacré à l'art de défendre l'État et la démocratie. Quoi qu'il en soit, le sujet pose d'emblée, à la manière de Machiavel, une forte ambiguïté, qui ne semble pas se dissiper au fil des pages. Malaparte impose lui-même, dans sa préface de 1948, la comparaison avec Machiavel : “C'est de ce livre qu'a pris naissance la stupide légende qui fait de moi un être cynique et cruel, cette espèce de Machiavel déguisé en cardinal de Retz [...]”<sup>9</sup>. De surcroît Malaparte avertit le

<sup>7</sup> Cf., A. Neuberg, *L'Insurrection armée*, publié en 1931 par la S.F.I.C. (Section Française de l'Internationale Communiste)

<sup>8</sup> Cf., C. Malaparte, *Technique*, op.cit. p. XXIX.

<sup>9</sup> Cf., C. Malaparte, *Technique*, op.cit. p. V. En réalité le rapport à Machiavel et, en général, à l'humanisme italien est aussi changeant que son attitude politique ; cf., par exemple, C.Malaparte, “Ragguaglio sullo Stato degli Intellettuali rispetto al fascismo”, in : A.Soffici, *Battaglia fra due vittorie*, Florence, La Voce, 1923, pp.XI-XXXI et le célèbre essai : *L'Europa Vivente*, Florence, La Voce 1923 (traduite en 1927 en français par M.Y. Lenoir, *L'Italie contre l'Europe*, Paris, Félix Alcan).

lecteur, dans l'introduction de la *Technique du coup d'Etat*, à propos de cette comparaison prévisible : “*Bien que je me propose de montrer comment on s'empare d'un Etat moderne, et comment on le défend, et que ce soit en un sens le sujet même qu'a traité Machiavel, ce livre est loin d'être une imitation, si moderne soit-elle, c'est-à-dire, si peu machiavélique soit-elle, du «Prince»*”<sup>10</sup>. En effet, Machiavel, dans *Le Prince*<sup>11</sup>, ne développe pas particulièrement la question du coup d'Etat. Il envisage les différentes manières d'acquérir le pouvoir (par les armes, par vaillance, par fortune), en insistant surtout sur le fait qu'il arrive que l'on s'empare du pouvoir avec difficulté et que l'on conserve ce pouvoir facilement, comme il est possible d'acquérir le pouvoir sans peine mais de ne le conserver qu'au prix de grandes difficultés.

Mais Machiavel, dans ses *Discours sur la Première Décade de Tite-Live, Livre III*,<sup>12</sup> dans le chapitre intitulé “Des Conspirations”<sup>13</sup>, reprend l'idée que la prise du pouvoir ne se suffit pas à elle-même. Machiavel distingue deux sortes de conspirations : celles contre un Prince et celles contre un Etat. Dans cette dernière catégorie, il différencie trois moments dangereux lors d'une conspiration : avant l'exécution, pendant et après. Machiavel se réfère à la conjuration de Catilina, écrite par Salluste, pour montrer que les conspirations contre un Etat n'échouent pas dans l'organisation même du complot, mais souvent dans son exécution. C'est précisément ce moment de la conspiration que Malaparte cherche à analyser dans la *Technique du coup d'Etat*.

Comme en témoigne l'importance - voire la démesure - des réactions qu'elle suscite, la *Technique du coup d'État* remporte à sa manière un grand succès. Le livre est traduit rapidement dans plusieurs langues et il est lu par un très large public. A l'instar de nombreux hommes politiques, d'intellectuels ou de simples citoyens, Malaparte éprouve ce besoin de participer directement à l'Histoire encore occupée de se faire. Dans la *Technique du coup d'État*, Malaparte cherche à réaliser une sorte de reportage : il veut emmener

<sup>10</sup> Cf., C.Malaparte, *Technique*, op.cit., p.XXIX.

<sup>11</sup> Cf., N. Machiavel, “Le Prince” (1513) in : *Oeuvres complètes*, Paris, Pléiade, Gallimard, 1952 : pp.289-371.

<sup>12</sup> Cf., N. Machiavel, “Discours sur la première décade de Tite-Live” (1513-1520), in: *Oeuvres complètes*, op. cit. : livre III : pp. 607- 719.

<sup>13</sup> *Ib.*, cap. VI, pp.617- 636.

le lecteur dans les coulisses de l'Histoire pour lui montrer ce que lui-même a vu, pour lui faire partager l'émotion, l'excitation et la terreur qu'il a ressenties pendant les coups d'État. L'ambition de Malaparte est de disséquer le coup d'État, d'en montrer le fonctionnement purement mécanique et technique, tout en le rendant, à travers l'écriture, réel et vivant.

Dans ses analyses historiques, Malaparte utilise avec une liberté caractéristique du goût psychologico-littéraire et provocateur de l'écrivain la méthode comparative. Il en vient à imaginer - d'une façon originale mais peu conforme à la logique de l'historien - un affrontement entre Bonaparte et Bauer. En quelques pages se succèdent de longues digressions : *“Dans cet homme sans barbe, aux faux cheveux collés sur le front, nul ne pourrait reconnaître ce terrible Lénine qui fait trembler la Russie”*<sup>14</sup> ; des passages d'une très forte intensité dramatique et romanesque : *“La fièvre de l'insurrection a tué le sommeil de la ville. Comme lady Macbeth, Pétrograd ne peut plus dormir. Ses nuits sont hantées par l'odeur du sang.”*<sup>15</sup> ; de longues descriptions littéraires et des récits strictement journalistiques. Çà et là, le lecteur rencontre aussi des interrogations et des remises en question qui pourraient bien être celles de l'auteur lui-même : *“Qui aurait jamais cru que Mussolini, si bon patriote quand il menait la lutte contre les communistes, les socialistes et les républicains, deviendrait du jour au lendemain un homme dangereux, un ambitieux sans préjugés bourgeois, un catilinaire décidé à s'emparer du pouvoir même contre le roi et contre le parlement?”*<sup>16</sup>.

L'oeuvre semble manquer de cohérence, les exemples étudiés n'étant unis par aucun lien tactique ou même chronologique. Certes ils sont reliés par l'Europe, mais aussi - voire surtout - par le “je” malapartien. En effet, les coups d'État dont Malaparte traite l'ont tous concerné personnellement : non seulement parce qu'il en a été le témoin direct et parce qu'il en a rencontré les protagonistes (à l'exception, bien sûr, de ceux du 18 Brumaire), mais aussi parce qu'il recherche à la fois une explication à l'histoire politique et une solution pour assurer la paix en Europe. Avec la *Technique du coup d'État*, Malaparte se pose comme un intellectuel et un témoin éminemment

---

<sup>14</sup> Cf., C. Malaparte, *Technique*, op.cit., p. 26.

<sup>15</sup> *Ib.*, p.27

<sup>16</sup> *Ib.*, p.194.

politique, un opposant systématique, vigilant et clairvoyant, qui renonce à se faire le propagateur de grands idéaux.

Bien qu'il se proclame résolument libre, il semble toutefois déchiré entre sa fascination pour l'idée de révolution et son conservatisme ; entre un pessimisme profond qui refuse toute idéologie et l'espoir de donner naissance à une Europe différente. Aujourd'hui, l'enjeu historico-politique de la *Technique du coup d'État* ne semble plus évident. Mais il est possible de penser que la déchirure individuelle et intérieure que Malaparte exprime puisse être le reflet d'une réalité très équivoque. L'Europe de 1931 balance en effet entre le fascisme et le communisme et elle sera déchirée de la guerre d'Espagne à la chute du mur de Berlin, en 1989.

Malaparte, dans sa préface de 1948, déclare haïr ce livre. Peut-être est-ce parce qu'il y apparaît emprisonné dans les contradictions de sa propre pensée, parce qu'il renvoie l'image d'une Europe indécise et parce qu'il sait que si "*la défense de la liberté ne «rapporte pas»*"<sup>17</sup>, l'ambiguïté peut, quant à elle, coûter cher.

**Soria BLATMANN\***

---

<sup>17</sup> *Ib.*, p.V.

\* Elève de l'Ecole Normale de Fontenay/ St. Cloud : italianiste, prépare un D.E.A. avec J.-C. Zancarini sur le rapport entre la politique et la littérature italiennes des années soixante-dix.